

Les terrils (extrait)



Je suis debout devant le vieux terril dans l'air humide d'une matinée d'automne. Je m'ouvre à son histoire. Je tourne les pages du paysage dans ma tête. Je pivote, m'enfonce dans le temps, je remonte, imagine la suite. J'ai le cœur qui bat et les yeux qui se mouillent.

Je traverse le coron du Transvaal. J'ai du mal à imaginer les mines d'Afrique, je saute des terrils de Johannesburg aux mines du Roi Salomon, mais le brouillard persiste autour des maisons de briques rouges, au-dessus des crassiers mouillés. Je remonte le col de mon manteau, me frotte le nez sur la manche. La sueur coule au fond, coule au sud. Pour qu'elle coule de nouveau ici, il faudrait grimper, grimper sous le soleil de l'été, et

à la fin se laisser rafraîchir par le vent qui souffle là, *tout in o dech terri*.

Devant le vieux terril, je fredonne la chanson de Dylan : *How many years can a mountain exist, before it is washed to the sea ?* Je regarde les sillons tracés par les pluies du printemps et de l'automne ruisselant sur les pentes, je vois la poussière que le vent soulève en été au sommet. J'entends les schistes glacés se fendiller, s'émietter sous la pression du gel en hiver. De très loin, au-delà des siècles, j'imagine le terril usé, aplati, nettoyé.

le
terrill
est-il une
friche stérile
schiste et schlamm
c'terrill stérile a une
âme sous le schlamm et les
schistes ça sort du puits puis
ça monte au terrill ce n'est pas du
tourisme on prend des risques c'est du
dur c'est dur ça durcit ça endure on est
mat usé on paie le prix on fait le tri bon gré
mal gré crasse terrible terre stérile schlamm noir
schiste rouge ça cuit la peau ça use l'âme ça te finit
on ferme pas de trace le terrill se tasse le périll s'efface

Autrefois, sur des rails, les locomotives fumantes traînaient les wagons de charbon. Les ouvriers en vélo mettaient pied à terre devant les grandes barrières rouges et blanches qui descendaient dans un bruit de ferraille cliquetante. Les rails ont été déboulonnés, fondus dans les aciéries, sont devenus portières de voitures, *cocottes-minute* ou cuves de congélateurs. Les traverses en bois imbibées de goudron, de *carbonyl*, se dessèchent ou pourrissent tout debout, reliées par des fils de fer barbelés en bordure des pâtures.

Les mineurs ne toussent plus. Les puits sont des trous noirs dans l'espace. La sueur et les crachats se sont évaporés. Le sang s'est desséché. La poussière retourne à la poussière.

Les graminées des débuts du monde sont les contemporaines de ces pierres remontées du sous-sol, avec parfois une photographie de feuille de fougère, un témoignage en image de leur jeunesse. Je me dis qu'avec le réchauffement planétaire, les fougères géantes pourraient un jour recouvrir à nouveau le bassin minier. Une réaction boomerang à la combustion complète des ressources en énergie fossile, à la libération totale du gaz carbonique autrefois piégé par les plantes.

le
terrill
vit sa vie
entre les grès
entre les schistes
buddleia roncier entre
les grès saponaire mélilot
blanc entre les schistes gesse
panais ombellifères entre les grès
graminées pas-d'âne entre les schistes
oseille à feuille d'écusson orties sureaux
chardons bouillon-blanc réséda jaune chénopode
rosier agreste euphorbe armoise vipérine valériane
rouge bouleaux verruqueux tussilage prunelliers frênes
onagre bisannuelle carotte sauvage pourpier potager astrée
hygrométrique entre les grès entre les schistes hêtres charmes
chênes oreille de Judas épervière piloselle digitale pourpre berce
le terrill vit sa vie lépiote en bouclier églantiers clitocybe nébuleux
aubépines bolet rouge sang amanite panthère millepertuis perforé pisolithe
chélidoïne séneçon tanaïs véronique entre les grès entre les schistes la vie

D'ici d'ailleurs

Je parle passé présent futur.

Ici ou là, maintenant et toujours, hier ou demain.

Mémoire m'unit au passé, à ceux qui ont découvert le paysage avant moi ; Van Gogh traversant le pays à pied pour visiter Jules Breton, à Courrières; mon grand-père, simple, bon et costaud, racontant sa guerre 14-18, sa vie d'ouvrier, m'enseignant le jardinage manuel, un homme d'ici sans savoir, plongé dans la connaissance.

Mémoire et résistance à l'oligarchie destructrice, politique, culturelle ou marchande et vision poétique, poème prophétie.

Je me transforme, deviens brique d'argile rouge, branche de saule, bière d'abbaye, canal d'Aire à la Bassée, terrils du 11- 19, monts de Flandre, vent d'Ouest, côte d'Opale, ciel de Verlaine, plaine de la Lys, moules d'Équihen, champ de betteraves, et ainsi de suite de là à là.

Dans l'axe des collines d'Artois, entre Béthune et Arras, je pense aux jeunes hommes enterrés par milliers de chaque côté de la route, alignements de stèles blanches ou de croix noires. Je pense aux poètes venus de Grande-Bretagne morts sur le Front, Edward Thomas à Arras, Hedd Wyn en Flandre belge, Wilfred Owen près du Cateau.

Leurs poèmes réaniment les indicibles sensations éprouvées face à l'ossuaire du mont Kemmel, le mémorial canadien de Vimy, le cimetière de Notre-Dame de Lorette, la Porte de Menin à Ypres.

J'ignore pour qui j'écris, mais je sais pourquoi j'écris. j'écris pour me justifier. — Aux yeux de qui ? — je vous l'ai déjà dit, je brave le ridicule de vous le redire. Aux yeux de l'enfant que je fus. Qu'il ait cessé de me parler ou non, qu'importe, je ne conviendrai jamais de son silence, je lui répondrai toujours. (Bernanos)

J'essaie d'écrire ici comme ailleurs, comme Jack Kerouac à Lowell, raconter mon Docteur Sax, mes Visions de Gérard, mes Duluoz d'ici. Quand j'écris *La justification de l'abbé Lemire*, je suis en Amérique latine, avec Chico Mendès et Ivan Illich.

Je suis ici et ailleurs, dans le temps et l'espace, une zone où se confondent le lieu et le moment. Maman et Papa m'ont donné le goût de lire, appris à fréquenter les bibliothèques.

J'ai lu *Les Chants de Maldoror* à Drocourt en face de la cokerie flamboyante et noire.

Je parle des gens, des vivants et des morts, de ceux à naître, des paysages d'aujourd'hui portant la marque des paysages détruits hier.

J'ai écrit le poème de Mouchette, petite sainte romanesque de l'Artois, le poème de Benoît Labre, vagabond émerveillé, le poème d'Augustin Lesage, mineur devenu peintre.

J'écris sur le sable des plages de la mer du Nord et dans la boue des champs de betteraves de Picardie. Je télescope lieux personnes époques langues. Lecture publique comme union bienheureuse dans les centres sociaux, les écoles, les hôpitaux, les prisons, les bibliothèques de la terre. Le Blosne, La Tiremande, Lille-Sud, Fives, Hellemmes, Ronville, Rumegies, Merlieux, la planète, le cosmos.

Devenir le poème (extrait)

Des hommes écrivent sur le sable sous la dictée des esprits, créant des principes de croyance, des légendes cosmiques. Ils réenchangent le monde.

Ils transforment des objets (câbles, casseroles, ampoules, boulons) en dispositifs de performance, médias magiques ajoutant une valeur spirituelle à la valeur d'usage.

Ils élèvent des tours, bâtissent des palais, créent des girouettes, font pousser des volatiles végétaux, inventent des labyrinthes, sculptent le bord de mer.

Voici venir la cohorte des constructeurs de l'imaginaire, les bâtisseurs chimériques naïfs bruts, les inspirés, les artistes singuliers, outsiders de l'art.

Ces travailleurs paysagistes font du gros œuvre un chef d'œuvre, font l'œuvre de leur vie, font de leur vie une œuvre.

Comme la moule l'huître le bigorneau la tortue l'escargot, ils portent et secrètent leur maison, ils l'habitent pour la vie.